

# *Pulchra Nimis*

*Dans la rade où se joue une brise odorante,*

*Aujourd'hui je voguais, au retour de Sorrente.*

*Je rapportais à Naples un radieux butin,*

*Un beau thyrses de fleurs écloses du matin,*

*Merveilles de ces bords, telles qu'à sa Madone,*

*Le premier jour de mai, Sorrente seule en donne.*

*La pervenche à l'iris, la rose au lis des bois*

*S'y mêlaient ; de rosée ils humectaient mes doigts.*

*Un sceptre eût mal payé mon bouquet d'herbes folles,*

*Tant l'humide faisceau de pistils, de corolles,*

*Infiltrait à mon âme un pur enivrement. —*

*Malgré mes deux rameurs, je voguais lentement.*

*Tout à coup, vif oiseau dont la plume étincelle,*

*A passé près de nous une agile nacelle ;*

*Elle allait à Sorrente, à juger par l'essor*

*De son foc, qui brillait comme une lame d'or.*

*A sa poupe un rameur, – vieillard au poil de neige, –*

*A sa proue une femme, une reine, que sais-je ?*

*Jamais femme ici-bas, jamais royale enfant*

*N'eut, marqué sur le front, signe plus triomphant.*

*Ses opulents cheveux, noirs comme la nuit même,*

*Autour de ce front blanc nouaient leur diadème,*

*Où flottaient et brillaient, aux tresses du bandeau,*

*Deux tiges de jasmins chargés de gouttes d'eau.*

*Son œil, – oh ! Qu'il fera souffrir quelque pauvre âme !*

*Son œil lançait l'éclair que projette la rame,*

*Quand, sortant de la mer aux reflets du couchant,*

*Elle luit et reluit comme un acier tranchant.*

*Un corsage aminci de velours écarlate,*

*Une jupe où la hanche aisément se dilate,*

*Un collier de corail entremêlant ses tours,*

*Une croix d'or au sein : voilà ses seuls atours.*

Sa lèvre, comme un arc sous la main qui le plie,  
Se courbait de dédain ou de mélancolie ;  
Et, tandis qu'un bras nu portait son front charmant,  
L'autre, dans le flot clair, pendait négligemment.

Extase de mon œil, trop vite évanouie !

Sa nacelle Volait sur la mer éblouie :

Je n'ai pu que lancer d'une rapide main

Toutes mes fleurs vers elle, et l'atteindre en chemin.

Elle, sans simuler ni crainte ni surprise,

A vu tomber la gerbe à ses pieds, – et l'a prise

D'un geste simple et lent, comme un hommage dû,

Comme un don de vassal qu'un regard m'a rendu.

Ah ! J'étais trop payé de mon indigne hommage,

Ô superbe inconnue, adorée au passage !

Vous emportiez mes fleurs ; moi, combien mieux doté,

J'emportais ton image, éclatante beauté !

Joseph Autran (1813-1877)